

SERGE GROUSSARD

UN OFFICIER DE TRADITION

roman

nrf

GALLIMARD

**UN OFFICIER
DE TRADITION**

DU MÊME AUTEUR

nrf

LA FEMME SANS PASSÉ.

TALYA.

LA VILLE DE JOIE.

Chez d'autres éditeurs.

CRÉPUSCULE DES VIVANTS (*Ferenczi*).

POGROM (*Ferenczi*).

DES GENS SANS IMPORTANCE (*Ferenczi*).

SOLITUDE ESPAGNOLE (*Plon*).

SERGE GROUSSARD

UN OFFICIER DE TRADITION

roman

The logo for NRF (Nouvelle Revue Française) is a stylized, cursive script of the letters 'nrf' in a dark grey or black color. The 'n' and 'r' are connected, and the 'f' has a long, sweeping tail that curves back under the 'r'.

GALLIMARD

5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII^e

3^e édition

Extrait de la publication

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage soixante-cinq exemplaires sur vélin pur Lafuma-Navarre, dont soixante numérotés de 1 à 60 et cinq, hors commerce, marqués de A à E.

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1954.*

A ÉLIANE CARCO

I

Lorsqu'il sortit de l'hôpital de planches où un dernier transfèrement l'avait fait échouer, et qu'il se retrouva dans une rue de Cologne avec une mallette et quelques marks en poche, la manche gauche flottante et le pied droit traînant, M. Karl Brücken connut son unique angoisse. Cette fin de matinée de l'automne 1945 était douce; il grelottait cependant dans sa tunique d'uniforme où nul insigne ne subsistait. Le drap gris-vert flottait sur ses os.

Il se dompta.

Il s'était engagé dans Komodienstrasse, ou plutôt dans un paysage d'enfer, dans un encombrement de choses mortes. A travers les déchirures des ruines, il apercevait la fière cathédrale et s'étonnait qu'elle fût encore là, atteinte mais plus dominatrice que jamais avec l'élan de ses flèches et l'harmonie lourde de sa masse somptueuse. Devant son porche, et le long de la gare centrale taillée qui fermait la place, les seules troupes qu'on aperçût étaient britanniques. Une patrouille s'approcha, venant en sens inverse; son chef balaya l'air de la main en regardant

M. Brücken, qui comprit qu'il fallait dégager le trottoir; il obéit et, les traits figés, suivit des yeux les soldats. Il voyait pour la première fois l'ennemi en armes faire la police en Allemagne.

Il pénétra dans le baraquement où on lui avait enjoint de se rendre. Là, dans les courants d'air qui s'engouffraient à travers les planches mal jointes, les services de contrôle anglais interrogeaient les officiers allemands guéris ou en instance de libération.

Nanti d'un numéro d'ordre, M. Brücken attendit longtemps. Il en avait déjà l'habitude. Il avait conquis une place au bout d'un banc. Sur les uniformes de ceux qui étaient à ses côtés, s'étalait l'inscription P. W : *Prisoner of War*. Lui ne portait pas ces deux majuscules. Il ne pouvait se rappeler ce qui s'était passé après qu'il fut tombé, si loin d'ici. Une chose était certaine : il avait fait le serment de ne pas être pris vivant par l'ennemi; il avait tout tenté pour respecter ce serment, et le hasard avait voulu qu'il y parvînt — jusqu'à aujourd'hui.

Il serra les lèvres, et songea soudain qu'il avait son portefeuille sur lui. Il en inspecta le contenu, déchira certains papiers ainsi que des photos qui semblaient le clin d'œil goguenard d'une autre vie. Il s'attarda à contempler l'une d'elles.

Deux soldats allemands sont debout, côte à côte, devant le parvis de Notre-Dame. Ils sourient. Le plus âgé appartient à la Wehrmacht. Il est oberstleutnant, c'est-à-dire lieu-

tenant-colonel : sur la torsade d'argent de ses pattes d'épaules brille une étoile d'or. La tête projetée en arrière, sanglé dans sa tunique au col montant et à la taille marquée, portant culotte de cheval pincée sur les côtés et bottes vernies qui luisent au soleil, il arbore deux Croix de fer, l'une au cou, l'autre à la poche gauche de la poitrine, et une série de rubans en brochette achève d'attester sa part aux combats. Sa main droite se pose sur des jumelles de campagne dont la courroie lui serre la nuque. La manche gauche est vide, mais même sans ce détail on eût reconnu les traits acérés de M. Brücken sous la haute casquette à visière glacée; un Karl Brücken au corps plus rempli que maintenant, aux narines plus ouvertes, à la poitrine bombée... Son compagnon a la tenue noire des troupes blindées, et le double éclair métallique de la Waffen SS zèbre le revers de son col droit. Mais que ce SS-Unterscharführer a l'air frêle, malgré ses yeux ardents, son calot à tête de mort et le Mauser qui, dans sa gaine, tire vers la hanche le ceinturon!

Un planton arracha M. Brücken à sa contemplation et le conduisit à un lieutenant grassouillet et rose qui tripotait alternativement ses cheveux d'épi et sa moustache blonde, avec une expression nostalgique qui en disait long sur les sentiments que lui inspirait sa fonction présente. Le lieutenant prit une badine à pommeau d'argent qui traînait sur la petite table en sapin des Vosges, et, après avoir dévisagé M. Brücken,

en dirigea la pointe vers l'escabeau qui se trouvait en face de lui. M. Brücken ne sourcilla pas. Le lieutenant le toisa, tira un poil de sa moustache et jeta, en un allemand hésitant et correct :

— Asseyez-vous, vous dis-je!

— Je n'avais pas entendu.

Le mutilé exécuta l'ordre. L'officier anglais l'incendia du regard en pliant sa badine et poursuivit :

— Vos nom, prénoms et qualités?

— Karl Brücken, colonel de cavalerie.

— Officier de carrière?

— Oui.

— Date de votre dernière promotion, *Herr Oberst*?

— 16 août 1944.

— Campagnes? Unités?

Chiffres et noms défilèrent. Oh, prudemment... Allemagne, Pologne, France, Lybie, Tunisie, France, Russie, Pologne, Allemagne : dans les réponses du mutilé passaient tous les flamboiements de l'épopée qui se terminait là même où elle avait pris naissance.

Les questions et les réponses s'égrenaient. Partout, dans le hall, de table en table, c'était le même dialogue. Les cadres du grand rêve hitlérien dressaient l'ultime bilan, et leurs vainqueurs les écoutaient d'un léger air d'ennui. Une sténo s'était approchée, la jupe noire tendue sur des chairs comprimées; elle prenait l'interrogatoire, frottant pendant les silences la pointe d'un crayon sur ses ongles laqués. Ses yeux ne quittaient le bloc-notes

que pour se poser, insistants, sur les traits poupins de l'Anglais. Elle ignorait M. Brücken à tel point qu'elle ne dut pas remarquer ce geste constant qu'il avait de saisir à pleine main le bas de sa manche vide et de le tordre comme un linge trempé. Le lieutenant voulut vérifier une indication du mutilé et se noya dans une brochure criblée de noms de divisions, de numéros de régiments, de photos de criminels de guerre et de croquis. M. Brücken lança :

— Vous êtes Allemande ?

La sténo acquiesça, interloquée. L'Anglais tressaillit et dit d'une voix aiguë :

— Qu'est-ce que c'est ? En quoi cela vous regarde-t-il ? Vous croyez-vous à ma place ?

M. Brücken se borna à serrer violemment les lèvres et à baisser les yeux — non la tête. La tête osseuse et ravinée de l'ex-colonel resta haute, avec sa volumineuse mâchoire et son crâne tondu sauf au milieu, où les cheveux châtains mêlés d'argent, plaqués à l'eau et coupés à dix centimètres, étaient séparés par une raie impeccable. Le lieutenant marqua un temps, reprit d'un ton plus calme :

— Mademoiselle, vous n'avez à répondre qu'aux questions des officiers alliés !

Corrigeant l'ordre par un sourire rougissant que la sténo prit sans doute pour une de ces questions auxquelles il était séant de répondre, puisqu'elle eut aussi un sourire large, toutes dents sorties, son regard accroché à celui de l'Anglais.

C'est à ce moment précis que M. Brücken résolut de considérer désormais tout ce qu'il pourrait voir, entendre ou subir jusqu'à la libération de l'Allemagne, comme une représentation permanente. Si interminable ou atroce que soit un spectacle, il n'est jamais tout à fait vrai, il n'engage pas le cœur. Il s'agit seulement de tenir bon jusqu'à la fin. Ensuite tout reviendra dans la logique.

— Date et lieu de naissance?

— 5 février 1901, à Dresde...

O Dresde! songe M. Brücken. Heureuse Dresde baignée de l'Elbe aux flots rapides que piquent d'innombrables mouettes, opulente Dresde gorgée d'histoire et de jeunesse avec son château royal, ses palais rococo, son Zwinger planté de tilleuls et riche de coins précieux où les amoureux se glissaient à la brune parmi les lianes et les herbes folles...

— Corps d'origine?

— École des Cadets du palais Wackerbath, à Dresde...

O Dresde avec ses vieux quartiers aux ruelles serrées, avec les néréides et les tritons de ses mille fontaines, les fleurs de ses mille jardins, l'orgueil de ses mille fabriques, et les bois de bouleaux et de sapins à tous les horizons, et les castels de Burgraves qui s'accrochent aux flancs des collines, rêveuses ruines peuplées de rats et de nids d'oiseaux...

Dresde, zone d'occupation russe.

— Marié?... Quand?...

— Février 1925.

... La fille cadette d'un colonel de cava-

lerie en retraite que M. Brücken avait connue à Kœnigsberg au cours de ses premières grandes manœuvres. Mariage d'amour; mariage de tradition. Grande cérémonie à l'église luthérienne de Lutherstrasse, à Kœnigsberg. Karl Brücken venait de recevoir son brevet de sous-lieutenant, alors.

— Enfants?

— Ludwig, né en 1925; Hans, 1927; Hilda, 1930; Léni, 1933; Rudolf, 1935.

Et si sa femme avait pu lui en donner davantage, M. Brücken n'eût pas demandé mieux, car l'Allemagne a toujours eu faim d'enfants purs et robustes comme ceux-là.

— Tous vivants?

— Mon aîné, Ludwig, a été tué au combat, à Toulon, en août 1944...

— Pas d'autres morts?

Comment le savoir! La nuit est descendue sur Dresde.

Et en ce qui concerne Hans...

L'ex-colonel se demande quand les siens et lui se sont retrouvés tous ensemble, là-bas, pour la dernière fois. Il donne une nouvelle réponse à l'Anglais avec une politesse glacée. Et tout à coup, tandis que sa propre voix nasillarde résonne, il se souvient...

*

C'était en octobre 1942, lors de sa permission de détente, obtenue à l'occasion de ce qu'il appelait la fin de son purgatoire. En effet, depuis qu'au bout de l'année passée

il avait échappé de peu aux suites de sa première belle blessure, le lieutenant-colonel Brücken commandait dans la Forêt-Noire un camp d'instruction d'élèves-officiers de réserve et se désolait de stagner ainsi à l'arrière. Or, voici qu'on lui avait annoncé enfin son prochain retour au front — jusqu'au dernier moment il ne sut lequel, mais peu importait.

Les heures se bousculaient. La famille était joyeuse et fière. Le dimanche après-midi, ils étaient allés sur la terrasse de Brühl, en chœur, après que les enfants eurent protesté avec indignation lorsqu'il avait prétendu se mettre en civil. Léni et Rudolf se poursuivirent autour des magnolias et des platanes jusqu'à ce que la petite eut bien sali sa robe neuve.

Quant à Hilda, penchée sur la balustrade de la terrasse, taquinant de ses chaussures à talons plats les cercles de fer forgé, elle regardait, rêveuse, les belles dames monter les marches de l'imposant escalier flanqué des quatre groupes massifs du statuaire Schilling. Elles se mouvaient avec lenteur, comme attentives à faire admirer leurs toilettes de France, et si on les eût approchées, on eût senti sur elles les parfums de France, et si l'on avait visité leurs demeures, on y eût vu des meubles de France. Hilda soupirait, songeant qu'il lui faudrait patienter des années avant d'aller à son tour occuper les nations vaincues, les nations bâtardes. Elle s'imaginait, cambrée et hautaine dans son uniforme gris de

souris, le calot plat incliné sur le front...

O Hilda, qu'es-tu devenue!

M. Brücken donne docilement les noms de ses unités et de ses chefs d'avant-guerre, et ressasse le souvenir...

Il avait entouré du bras l'épaule d'Hilda et s'était accoudé à sa droite sur la balustrade, savourant la vision des verdurees et des ombrages qui donnaient leur gaieté fraîche à la ville. L'adolescente avait frémi au contact de la main de ce bel officier qui était son père. Et la beauté de cet homme ne prenait de sens que par les décorations qui constellaient sa poitrine. Hilda courut à un mutilé de 14-18 qui avait installé un éventaire à l'avant de sa voiturette et revint avec deux somptueuses roses, une rouge pour son père, une blanche pour sa mère. M. Brücken garda sa fleur à la main tant qu'ils furent dehors, et Hilda savait qu'il y prenait plaisir, le voyant en humer la senteur lourde.

Ils étaient retournés lentement dans leur appartement de Friedrichstrasse. Ils étaient graves, parce que demain le combattant repartirait. Ils étaient paisibles, parce que l'avenir serait à la mesure de tant de rectitude, de tant d'efforts et de grandeur. Ils réalisaient leur bonheur d'appartenir à la bienheureuse Patrie, à la Patrie d'airain. Cet honneur commanderait peut-être les plus hauts sacrifices; cela serait terrible, mais normal.

— A l'exception de votre fils aîné, votre famille est-elle restée à Dresde?

— Oui. Sauf mon second fils, Hans.

Au cours de cet aimant retour de promenade, il y avait eu précisément entre Hans et M. Brücken une ombre — si légère en vérité...

L'officier et ses deux aînés s'étaient mis à parler de la guerre, et M. Brücken avait été satisfait de l'éclat des yeux de Hans, du feu de ses pommettes au récit des combats toujours heureux. Ludwig était plus froid. Ce garçon taillé en athlète avait deux passions : le stade et les mathématiques. Il gardait volontiers le silence, et son père ne sut jamais très bien ce qu'il pouvait penser. Après l'évocation des heures de gloire, ils envisagèrent l'avenir, en marchant tous les trois de front sur la route. Hans se lança alors dans la récitation des slogans du jour.

— Tu devrais essayer de réfléchir, au lieu de faire le perroquet ! jeta Ludwig.

— Comment mon opinion serait-elle différente de celles des autorités compétentes du Reich ?

— Et toi, père, penses-tu qu'il soit nécessaire, pour être un bon Allemand, d'avalier tout ce qu'on nous raconte ? dit Ludwig.

Sa brusque intervention avait déplu à M. Brücken, qui néanmoins reconnut que parfois les commentaires officiels avaient pour objet, par exemple, d'aider à une manœuvre diplomatique ; ainsi, malgré certaines déclarations, était-il concevable de penser que l'Allemagne, après la victoire, laisserait ses colonies à la France ?

— Les Français, justement, cria Hans, appellent ces réflexions-là : de la stratégie de café du Commerce ! Notre seul devoir est d'obéir aveuglément au Führer !

M. Brücken s'arrêta sur place, les yeux fixés sur Hans. Celui-ci s'aperçut que son père prenait son masque terrible de la colère.

— Excuse-moi... murmura-t-il. Je disais cela uniquement pour Ludwig ! Comprends-tu... Je suis si fier de toi que je ne veux penser qu'au jour où je pourrai me battre moi aussi pour l'Allemagne...

M. Brücken avait changé de sujet, se disant qu'au bout du compte un tel esprit de discipline était sain.

Octobre 1942 ! Les péniches ventrues se croisaient sans arrêt sur le fleuve, les quatre ponts de la ville étaient criblés de véhicules et la foule vaquait tranquillement partout, comme si l'on n'avait pas été en guerre, comme si les bombardements eussent été impensables. Les Messerschmitt vrombissaient dans ce ciel saxon que n'avaient jamais souillé les avions ennemis.

Après dîner, M. Brücken sortit dans le jardin de sa villa, pendant que sa femme et Hilda faisaient la vaisselle et préparaient le petit déjeuner que toute la famille prendrait ensemble, avec une feinte gaieté, dès six heures du matin, à cause du train qui emporterait l'officier. Ils savaient que, *via* Prague, Rome et Naples, M. Brücken se dirigerait vers le front mouvant de Lybie.

Une cigarette entre les doigts, M. Brüc-

ken réfléchissait, allant à pas lents sur les allées de graviers, entre les corbeilles fleuries et les buissons verts. Il pensait à la vigne vierge du mur de pierre rose; il venait de la voir flamboyer, toutes feuilles en sang dans le crépuscule, puis sombrer dans la nuit, l'idéale nuit rafraîchissante de l'automne de Saxe. Il se disait que cette vigne vierge était belle, et se louait de l'avoir plantée. C'était une des choses qui resteraient de lui, s'il tombait au feu : et il était heureux d'attacher de l'importance à ce legs minime, bien qu'il sût que les enfants ne le noteraient même pas, venant de lui qui, n'eût-il laissé aux siens que le souvenir de sa carrière pure, leur aurait assez donné. Il pensa tout à coup qu'un bombardement pouvait mettre soudain à bas la vigne vierge, et les murs roses, et la maison où les Brücken vivaient depuis cent vingt ans; il arracha d'un soupir la pensée et la piétina en marchant plus vite.

Un rectangle de lumière blanche jaillit du premier étage, à l'angle de la maison : Hilda venait de monter dans sa chambre et se détachait maintenant à la fenêtre, en peignant, gracile et sombre contre la clarté du plafonnier. Elle tirait d'une main les contrevents, peureusement courbée au-dessus du vide.

— Et les prescriptions de la Défense passive? Depuis quand allume-t-on sans avoir d'abord fermé les volets et baissé le rideau de camouflage? cria M. Brücken.

SERGE GROUSSARD

UN OFFICIER DE TRADITION

1945. M. Brücken, ex-colonel de la Wehrmacht, démobilisé, traîne une vie misérable à Cologne. Ses multiples blessures mal cicatrisées font de lui une sorte de loque. Clochard, chômeur, homme sandwich, huissier, il ne perd pourtant rien de sa hauteur, de sa froideur, voire de sa morgue.

A la faveur d'un procès de dénazification qu'on lui intente, on s'aperçoit que sa carrière militaire a été jalonnée d'atrocités. Mais ces atrocités - et c'est là une des originalités du livre - ne sont pas des atrocités nazies. Brücken démontre (et on le croit), que les dizaines d'exécutions sommaires et pendaisons qu'il a ordonnées ont été des mesures strictement militaires. Bref, c'est un officier allemand de tradition, implacable, inflexible, mais non cruel. D'ailleurs il est aussi dur avec lui-même dans l'adversité, qu'il l'a été jadis envers autrui dans la guerre. Sa famille décimée, sa femme violée, son pays démantelé, sa propre misère, ne lui arrachent ni une larme ni un soupir. Et c'est sans un mot de regret ou de repentir qu'il acceptera la mort, de la main du frère d'une de ses victimes.

Serge Groussard a écrit ce beau et puissant roman avec tout son talent, tout son instinct et toute sa sensibilité. Son "officier de tradition" est un personnage si justement observé, si vivant, si vrai enfin, qu'il se hausse jusqu'au type. Personne avant Serge Groussard n'avait introduit dans la littérature française cet être à la fois fascinant et inhumain, que l'on ne peut s'empêcher d'admirer tout en le haïssant.